

---

## Jeunes chercheurs et chercheuses maghrébin·e·s face au travail de terrain

Construire sa voix dans le monde de la recherche

Irène Carpentier et Marta Garcia de Paredes

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/13983>

DOI : 10.4000/13612

ISSN : 2109-9405

### Éditeur

CNRS Éditions

Ce document vous est fourni par CIRAD Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement



### Référence électronique

Irène Carpentier et Marta Garcia de Paredes, « Jeunes chercheurs et chercheuses maghrébin·e·s face au travail de terrain », *L'Année du Maghreb* [En ligne], 32 | 2024, mis en ligne le 15 décembre 2024, consulté le 26 février 2025. URL : <http://journals.openedition.org/anneemaghreb/13983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/13612>

---

Ce document a été généré automatiquement le 26 janvier 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# Jeunes chercheurs et chercheuses maghrébin·e·s face au travail de terrain

Construire sa voix dans le monde de la recherche

Irène Carpentier et Marta Garcia de Paredes

---

- 1 Donner la parole aux jeunes chercheur·e·s maghrébin·e·s, c'est explorer un univers riche et complexe, des trajectoires diverses qui, toutes, construisent une recherche de terrain engagée. Cette génération développe des stratégies pour s'adapter à un contexte qui n'encourage pas la recherche scientifique en sciences sociales, avec très peu de perspectives de stabilité professionnelle, tout en investissant dans un travail de terrain approfondi, ancré dans des convictions personnelles, sociales et scientifiques. Durant celui-ci, les interactions sociales agissent comme une force de transformation qui les met au défi, les oblige à se repositionner dans des environnements familiers, les pousse à repenser leur place dans le monde. D'une certaine manière, cette pratique du terrain, largement contrainte, permet aussi à ces jeunes chercheur·e·s d'affirmer la singularité de leurs voix, d'une approche, ou d'un cadre conceptuel.
- 2 C'est cette construction et expérience du terrain des jeunes doctorant·e·s et docteur·e·s maghrébin·e·s qui est ici le centre de notre attention. Plutôt qu'un travail sur les publications ou l'insertion académique, il s'agit ici de déplacer le regard vers une recherche en train de se faire, malgré les contraintes et enjeux spécifiques, et de donner la parole à cette nouvelle génération de recherche au Maghreb. Nous nous appuyons, pour ce faire, sur neuf entretiens réalisés avec de jeunes chercheur·e·s en sciences sociales originaires de Tunisie, d'Algérie et du Maroc.
- 3 Notre objectif est donc de rendre visibles les voix de ces chercheur·e·s émergent·e·s tunisienn·e·s, algérienn·e·s et marocain·e·s. Par la diversité de leurs trajectoires personnelles et rattachements académiques – à des institutions d'enseignement à l'intérieur et à l'extérieur du Maghreb, privées et publiques, centres de recherche ou de développement, et à des disciplines telles que l'anthropologie, les sciences politiques, la sociologie et la géographie –, ces jeunes nous donnent à voir les préoccupations et défis

communs de ce nouveau monde académique maghrébin. Ces témoignages reflètent des rapports de domination hérités et, dans le même temps, le renouvellement générationnel et la diversification des stratégies de recherches et opportunités en milieu académique.

- 4 À cette fin, nous avons structuré l'article en deux parties. La première traite des manières variées d'affronter les obstacles économiques, institutionnels liés à l'accès au terrain, avec notamment la pertinence de la construction de réseaux sociaux variés pour les surmonter. Dans la deuxième partie, le travail de terrain apparaît comme un processus évolutif au niveau personnel et scientifique, dans lequel les chercheurs et chercheuses réfléchissent et s'adaptent, à partir de leurs multiples positions et identités, pour conclure sur l'engagement de ces jeunes chercheur-e-s, reflété dans leurs discours, non seulement envers leur pays, mais aussi envers la science et la société en général.

## Accéder au terrain : affronter les contraintes, trouver du soutien

### Naviguer parmi les contraintes financières et institutionnelles

- 5 Les ressources financières pour le travail de terrain varient considérablement en fonction du type d'établissement d'affiliation, et du cadre de la recherche. Ceux qui sont inscrits dans des universités ou des centres de recherche situés en Europe disposent de fonds suffisants pour mener leurs recherches et financer leurs déplacements. Comme le raconte A. M.<sup>1</sup> :

J'ai eu de la chance, comme on disait, d'être inscrite en France. Financièrement, ça allait pour mon terrain, j'ai pu avoir des bourses. Mais je suis consciente que j'ai de la chance. [...] Je vois mes collègues marocains justement qui sont dans les universités marocaines. À l'U. [université privée], ils ont une bourse. Pour ceux dans les universités publiques, l'accès au financement est plus compliqué.

- 6 La cotutelle est aussi un système qui permet de démultiplier les réseaux de recherche, et donc les possibilités de financements. I. explique ainsi « Je suis en co-tutelle avec un laboratoire en Tunisie et un autre côté français ». Y., est lui chercheur dans une université privée marocaine, et dispose d'une bourse pour réaliser sa thèse de doctorat, mais il n'a pas d'aide supplémentaire pour couvrir les frais de terrain, ce qui l'oblige à improviser pour chaque dépense supplémentaire :

Le premier jour où je suis allé voir la co-direction de thèse en mode, bon, on fait comment pour le financement du terrain ? Et on m'a dit : « Tu te débrouilles ». Donc, à partir de ce « tu te débrouilles », je me suis clairement débrouillé.

- 7 H., doctorant dans un centre de recherche-développement, dispose d'un contrat de « *PhD research fellow* » qui inclut des travaux d'appuis pour d'autres projets. Ce contrat est plus intéressant qu'à l'université, mais implique un certain nombre d'activités complémentaires. Sa thèse fait ainsi partie des « *outputs* » d'un projet international. Pour garantir le financement de son travail, il a donc défini son terrain en lien avec ce projet :

Pour le terrain, j'avais attendu le début du projet, car je savais qu'il y aurait un financement, donc j'ai un peu calibré le sujet et le contexte d'étude pour cela. L'idée c'est de garantir un poste futur et un financement dans la durée. Depuis que je me

suis inscrit en thèse, je travaille aussi comme consultant. En tant que doctorant c'est un bon salaire, compétitif, mais pas en tant qu'ingénieur !

- 8 Le manque de soutien financier agit parfois comme une incitation à diversifier les stratégies pour mener le travail de terrain, mais, comme le reflètent S. ou Y., cette situation est inconfortable et exerce une forte pression sur celles et ceux qui doivent rechercher le soutien matériel nécessaire pour mener à bien leur terrain. S. : « C'était très, très dur parce que c'est moi-même qui ai financé en grande partie mon enquête ».

Y. : Ça m'a même créé une anxiété, une espèce de... Je ne veux plus aller demander de l'argent parce que ça me met dans une posture de quémandeur. Je ne dois pas être à la ramasse et essayer de me débrouiller comme ça.

- 9 O. et I., inscrites à l'université publique, soulignent combien les bourses de l'État ne suffisent pas à couvrir les frais, mais permettent plutôt l'ancrage dans la recherche locale : « Avec l'inscription, je peux toucher la bourse de l'État. Mais ce qui finance, c'est l'aide de la famille. »

I. : Au niveau du financement, la bourse de l'État, c'est très peu. Pour la thèse, il n'y a pas de bourse pour financer, et c'est interdit de faire deux choses. Moi j'ai un contrat chercheur dans mon laboratoire, c'est très faible. Mais c'est plutôt une question de réseau, de proximité relationnelle. D'être dans une ambiance estudiantine !

- 10 Face à ces défis, les chercheur-e-s développent diverses stratégies ad hoc, surtout celles et ceux provenant d'universités publiques. Ces jeunes effectuent de petits boulots rémunérés dans le secteur privé ou épargnent avant de commencer un projet de recherche, comme l'explique M., doctorant en sociologie :

Parce que j'avais mes propres moyens au début, j'ai pu me mobiliser avant de me retirer du travail, parce que j'étais salarié. Parfois, quand j'ai un retard dans le paiement, je me trouve un peu obligé d'aller chercher peut-être une tâche, une petite prestation de service.

- 11 Y. et O. résument le défi personnel et académique que représente pour les jeunes maghrébin-e-s le choix de s'engager dans le monde universitaire :

Y. : Quand tu rentres dans le monde professionnel, pendant 6-7 ans, tu as commencé ta carrière. Tu as très certainement déjà une femme et des enfants. Comment veux-tu... Et tu te bats pour parler à ton superviseur et tu te bats tous les jours pour faire ton terrain ou quoi que ce soit. Comment veux-tu qu'il y ait... Qu'est-ce qui encourage la résilience ? Qu'est-ce qui encourage la motivation pour finir ? Sachant que c'est quelque chose d'assez compliqué. Même dans le luxe total de, on va dire, à Bruxelles, avec 2 200 euros par mois ou 1 600 ou 1 800 euros par mois, même là, il te faut une résilience de malade pour finir une thèse.

O. : Il y a beaucoup de difficultés : pas de marché de travail, pas d'opportunités. Le concours des maîtres assistants est off. Je continue ma recherche doctorale, mais il n'y a pas de soutien, pas de pistes, des problèmes de financement. [...] Pas d'information, pas d'encouragements... Pas de postes, de travail...

- 12 Cependant, les défis dépassent les aspects matériels. Il apparaît aussi une série de contraintes au sein même des universités. I. et O. expliquent la difficulté de trouver une encadrant-e adapté-e pour leurs recherches, ce qui en retour oriente et limite les terrains possibles.

I. : Le problème est aussi administratif, il n'y a pas de profs de corps A disponible sur ma question de recherche dans d'autres villes. Le nombre de professeurs pour encadrer est très limité.

O. : Dans le laboratoire de mon université, il n'y a pas d'école doctorale. J'ai travaillé sous la direction d'un climatologue réputé, mais c'est monsieur A., un géographe qui est mon réel encadrant.

- 13 Plus largement, les doctorant-e-s soulignent leurs sentiments d'isolement dans leurs laboratoires, ou à l'université, la difficulté à trouver des interlocuteur-e-s spécialisées, et des soutiens :

I. : Dans mon labo, je suis la seule doctorante inscrite. Au niveau master, il y en a quelques-uns sur la question des déchets mais pas des vrais spécialistes de ma question de recherche en tant que telle. Il y a beaucoup de gens qui donnent des conseils, mais pas des « vrais spécialistes ». [...] Au niveau de l'université, il n'y a malheureusement rien. Les représentants ne savent pas, ils ne savent rien. Il n'y a pas de financement pour les enquêtes. Ils savent juste faire payer les frais d'inscription.

O. : Dans mon université, il y a très peu de doctorants. Une a voulu travailler sur les oasis, puis a abandonné. J'ai essayé d'avoir une bourse auprès de l'UMIFRE, mais je n'ai pas réussi. De toute manière, ils ne travaillent pas trop sur mon sujet.

- 14 Par ailleurs, la pandémie du covid a fortement impacté le travail de cette génération, obligeant des restrictions et recalibrages. O. explique ainsi : « J'ai eu l'occasion de présenter mon travail à l'Université, puis je devais faire un colloque, mais avec le covid, c'était annulé. Avec le covid de fait, j'ai dû me concentrer sur certains sujets ».
- 15 À ces contraintes structurelles s'ajoutent des défis spécifiques d'accès au terrain. Les récits mettent alors en lumière la complexité inhérente à la pratique du terrain et, dans certains contextes autoritaires, les défis liés à la sécurité des chercheurs.

## Accès au terrain, mobilité et défi

### Village dans l'Atlas marocain



Photo de Fatima Bourezi

- 16 Selon le type de recherche, l'accès au terrain sera plus ou moins compliqué. Certains chercheur-e-s choisissent de privilégier les environnements proches, comme le raconte A. : « C'est un terrain qui vient chez toi, qui s'invite chez toi à la maison. Effectivement, pour moi, c'était un terrain proche. Je n'ai même pas fait l'effort d'aller chercher ».
- 17 Cependant, cela n'est pas toujours synonyme de facilité, comme en témoigne F., qui a effectué son travail de terrain dans le village de l'Atlas d'où est originaire sa famille :
- Quand tu fais cette expérience de terrain pour aller chercher tes origines, tu as une nostalgie de l'enfance dans un endroit, et après, faire une recherche sur l'endroit, ce n'est pas aller faire les vacances. Et c'était très compliqué, jusqu'à maintenant, c'est très compliqué.
- 18 Les recherches sur des questions politiques ou dans des contextes autoritaires entravent parfois l'accès aux acteurs, comme le décrit Y., qui mène ses recherches sur une institution travaillant sur la migration :
- Ce n'est pas facile d'y accéder très rapidement. Il faut obligatoirement qu'il y ait un contact [...], ou qu'il y ait en tout cas quelque chose qui permet cette entrée dans cet univers-là qui est assez fermé, assez clos, qui gravite entre eux.
- 19 Dans des cas extrêmes, S., chercheuse algérienne, a pris des risques sérieux pour aborder des questions sensibles : « À n'importe quel moment, j'aurais pu être refoulée à la frontière, ou même être emprisonnée ».
- 20 Cela ne l'a pas dissuadée de faire du terrain, mais a été considéré comme un défi supplémentaire :
- Je tenais à faire du terrain [...]. Comme tu le sais bien, en Algérie, dans les sciences sociales, faire du terrain n'est pas vraiment une chose courante [...]. J'ai lancé ce pari et j'ai réussi. Ce n'était pas du tout facile.
- 21 I. raconte également combien la conjoncture peut renforcer les difficultés, non seulement d'accès aux acteurs, mais aussi aux informations. Elle a donc cherché à diversifier le type d'interlocuteurs pour limiter cet effet de fermeture :
- Au début, mon travail de terrain était synchronisé avec un moment de crise sur le terrain : les personnes rencontrées étaient méfiantes, il y avait des affrontements, même des mouvements sociaux, des problèmes avec l'État... C'était très difficile d'obtenir des informations, de parler avec les agences de l'État. Ils essayaient de monter une « vision en rose » : tout est encadré, il n'y a pas de problèmes, etc. Donc, je suis allée plutôt vers les acteurs de la filière direct. Mais c'était aussi difficile de prendre les rendez-vous avec les chefs des entreprises. Ils sont toujours occupés, et n'aiment pas donner les secrets des entreprises, les prix, les flux, les impôts... Avec les petits collecteurs informels, qui ont un rôle crucial, c'était aussi très difficile de les trouver.
- 22 Pour O., ces difficultés matérielles et conjoncturelles, associées à l'éloignement de son terrain d'étude, ont conduit à une délimitation réduite de la recherche de terrain :
- Pour moi, les principales contraintes du terrain ont contribué à la limitation des déplacements. J'aurais voulu faire plus de phases d'enquêtes, plus d'analyses des géosystèmes, avec des stations météo, etc. mais c'était impossible. Donc j'ai préparé une carte préliminaire pour la délimitation des zones, puis j'ai organisé la vérification sur le terrain des zones envisagées, j'ai fait des relevés et j'ai complété mes deux cartes.
- 23 Si l'accès au terrain est en tant que tel un enjeu, les réseaux dans lesquels s'inscrivent ces jeunes chercheur-e-s permettent aussi d'optimiser les opportunités qui se présentent.

## Créer son réseau, tisser des liens, trouver des opportunités

Cercle de parole, retraite spirituelle, Maison d'hôtes Dar Imlil, Imlil (Maroc)



Photo d'Amina Messguid

- 24 La construction de réseaux dans le milieu académique est au cœur des trajectoires et expériences de la recherche. Ils servent non seulement à établir des contacts qui facilitent le travail de terrain, mais fournissent aussi un soutien actif, un modèle, une écoute ou un échange de points de vue qui enrichissent le processus d'apprentissage. Les expériences de S., O., I., et M. illustrent ce point et rappellent l'importance de s'inscrire dans une communauté de recherche internationale et ouverte :

S. : J'ai pu apprendre beaucoup de choses déjà, mais j'ai appris beaucoup de mes collègues chercheurs en Europe et en Afrique aussi. [...] En fait, pour pouvoir mener une enquête, il a fallu créer tout un réseau de contacts [...]. Et c'est comme ça que j'ai pu mener mon enquête et réussir à le faire.

O. : Dans le cadre d'un projet méditerranéen, j'ai fait des contacts avec le Maroc et l'équipe autour d'un professeur : ses doctorantes, et ses collègues en France. [...] J'ai aussi eu des contacts avec des géographes français, par l'intermédiaire de mon encadrant, qui est très bien connecté avec des grands chercheurs.

I. : J'ai été deux fois à Grenoble dans le cadre d'une coopération de mon université, avec trois autres étudiantes. On a travaillé sur des projets précis avec d'autres étudiants d'un Master d'urbanisme. On a pu faire des enquêtes de terrain. [...] C'était très utile pour connaître des nouveaux étudiants, des collègues qui s'intéressent aux mêmes questions, dans d'autres contextes. J'ai aimé voir comment les Français gèrent ces questions. C'était très utile pour ma thèse, on a fait des comparaisons dans notre tête : France/Tunisie.

M. : Les premières sources d'information ont été mes directeurs de thèse. J'ai également eu l'occasion de travailler à différents moments, que ce soit sur mon terrain ou dans d'autres zones couvertes par le projet, avec des chercheurs venant de France, d'Algérie et de Tunisie. Par exemple, des économistes, des sociologues, des politologues qui sont dans le projet et on fait des séjours de terrain ensemble.

C'était aussi une source d'inspiration pour voir comment ils posent les questions, comment ils schématisent les réponses, même les choses non déclarées, comment ils gèrent le malaise avec certaines questions, comment ils établissent des liens grâce à la technique de la boule de neige, etc.

- 25 Les directeur·es de thèse sont ainsi une source décisive qui cristallise l'accès aux contacts, la formation sur le terrain, tandis que les relations avec les pairs, comme les autres doctorant·es et chercheur·es, mêlent l'académique et le personnel, tissant des liens d'amitié précieux pour surmonter les défis de la recherche.

A. : Mon directeur de thèse, c'était au moins un certain réconfort et surtout une écoute active... Les doctorants eux-mêmes dans le laboratoire de recherche ont été d'une grande aide, car je me suis rendu compte que je n'étais pas seule.

I. : Tout se fait à travers mon directeur de thèse, qui est mon encadrant, et reste toujours l'encadrant. Il cherche les pistes pour moi. [...] Il m'aide beaucoup sur des choses, car il a déjà travaillé sur des questions proches, et rajoute des questions. Mon terrain, c'était une de ses propositions, mais c'était surtout opportunité (financée par un organisme de la société civile).

O. : C'est via monsieur A., mon directeur de thèse, que j'ai travaillé dans un projet IRD, qui touchait la France, le Maroc, la Tunisie, dans une approche comparative sud tunisien et Haut Atlas. Ce projet offrait trois mois de financements et payait les visites de terrains, y compris le voyage au Maroc. [...] J'ai beaucoup fait du terrain avec si A.. Avec lui, c'était plus rapide et organisé, car il a beaucoup d'amis dans la région et sait vraiment comment procéder. J'ai beaucoup appris en faisant avec lui.

- 26 Pour F., les espaces de rencontre ont été décisifs dans la construction des réseaux :

Au Maroc, ça m'a aidé aussi les rencontres, surtout des conférences, les rencontres des doctorants. C'est toujours l'occasion de rencontrer des gens de différentes disciplines, de différentes spécialités.

- 27 A.M. et I. soulignent également l'importance des centres de recherche comme les UMIFRE pour le soutien dans la construction de réseaux internationaux et d'échanges avec les chercheur·es sur place :

A.M. : J'échange beaucoup avec des doctorants. Ils m'aident beaucoup. [...] À un moment, j'allais beaucoup au Centre Jacques Berque, où vont des doctorants à la fois étrangers et marocains.

I. : En tant que major de promotion, j'ai pu être intégrée à plusieurs réseaux, comme celui de l'IRMC. Je suis très reconnaissante, grâce à cela, j'ai pu profiter d'opportunités [école doctorale en Côte d'Ivoire, publication dans un numéro spécial] et rencontrer beaucoup de gens !

- 28 Mais les centres de recherche nationaux ou les autres chercheurs associés sont aussi essentiels pour l'intégration de doctorants parfois un peu isolés, les conseils et la formation sur le terrain. O. et H. expliquent ainsi :

O. : L'Institut de Recherche [dans le sud] m'a accueilli pendant une semaine pour un séjour, et j'ai pu bénéficier d'un chauffeur privé par le laboratoire. [...] Dans le projet, il y avait également des chercheurs de l'autre laboratoire de géographie. Lors des premiers terrains, c'était mes premières fois dans le sud, j'ai beaucoup appris. Avec eux, j'ai fait une formation pour les relevés de végétation, et d'enquêtes.

H. : Le contact avec l'institut s'est fait sur recommandation de mon encadrant de PFE (stage de fin d'études), qui est le frère d'un membre du bureau de Tunis. Quand j'ai fini mon cycle ingénieur (avec mention très bien), il m'a conseillé de faire des formations complémentaires dans différents domaines : en statistiques avancées ; puis d'autres, sur des tutos internet. C'était sur mon propre financement, donc je logeais chez un ami. Ensuite, je suis rentré à l'institut dans un projet international



qui portait sur des pays d'Afrique subsaharienne... J'ai commencé en faisant des études statistiques, du *reporting*.

- 29 Ces témoignages soulignent combien l'intégration dans ces réseaux internationaux est un travail de longue haleine, qui ouvre des opportunités pour ces étudiants souvent identifiés par leurs encadrants comme brillants. Dans tous les cas, l'établissement de liens interpersonnels enrichit, facilite et, dans de nombreux cas, permet de rassembler les moyens nécessaires au développement du travail de terrain, qui apparaît comme une expérience centrale dans les trajectoires personnelles et scientifiques des jeunes interviewés.

## Autonomie, résilience et engagement : le travail de terrain comme un processus évolutif

- 30 Le travail de terrain se présente alors comme un processus évolutif, où ces chercheur-e-s se construisent, en confrontant leur identité personnelle et familiale à celle de leur milieu, en adaptant leur méthodologie aux exigences du terrain, et en réfléchissant aux échanges spontanés qui surviennent au cours de la recherche. Ces jeunes apprennent de leur expérience et manifestent un engagement clair envers les personnes qu'ils rencontrent – en particulier les acteurs du terrain –, leur pays et la science en général.

## (Multi)positionnements : dynamiques d'ancrage au terrain, rapports de genre et questions sensibles

Art de rue à Rabat (Maroc)



Photo de Anne-Meryam Abdelhak

- 31 Pour chacun, le travail de terrain invite à une réflexion biographique, permettant une réflexivité sur leurs propres positions en tant que jeunes chercheur-e-s.

- 32 M. confie combien l'interaction sociale avec un environnement familial l'interpelle, le plonge plus profondément dans ses racines et lui permet de repositionner sa trajectoire personnelle dans des dynamiques sociales plus larges :

Le premier enseignement que j'ai pu tirer de mon travail de terrain, je peux le considérer comme un repositionnement par rapport à mon territoire. J'ai pu m'identifier à travers les expériences des autres, parce que moi aussi, je suis un jeune oasien [...]. C'est à travers ces trajectoires que j'ai commencé à me poser des questions auxquelles je n'avais jamais pensé avant.

- 33 F. partage également combien cette expérience l'amène à remettre en question sa propre appartenance au groupe, en raison des contradictions liées à ses multiples identités :

Je suis connue, et je ne connais personne, c'est ça, parce que ce n'est pas moi qui étais connue, mais c'est ma famille [...]. Donc moi, je suis descendante de cette affiliation, et tout le monde connaît mon héritage. Est-ce qu'être issu d'une place sans vraiment être issu ? C'est-à-dire, est-ce que nous sommes vraiment chez nous ? Parce qu'en fin de compte, je suis étrangère à ma tribu. Je me sens étrangère, les gens me considèrent comme étrangère.

- 34 M. utilise toutefois son appartenance territoriale comme une ressource : « Sur le terrain, je me cache derrière ma peau, ma couleur, ma langue, mon appartenance territoriale pour être inaperçu ». Il reconnaît l'avantage de garder une certaine distance avec les personnes interrogées, étant donné qu'il est originaire d'un autre village de la même région :

Le fait de ne pas être purement originaire de la zone parfois joue à mon profit, parce que quand il y a des conflits [...] le fait de ne pas être entièrement de cette zone me donne un certain caractère de neutralité pour faciliter la discussion avec les gens.

- 35 En Tunisie, c'est souvent le choix de la région d'étude, par rapport à la région d'origine qui est évoqué. O. explique ainsi comment son terrain de thèse représente d'abord un élargissement de ses perspectives : « Moi je suis originaire de la médina à Tunis, et avant 2015, je n'étais jamais allée dans le sud ! » Toujours, ces trajectoires régionales apparaissent comme une ressource, dont on peut jouer de diverses façons. Originaire du nord-ouest, I. travaille sur une grande ville du sud-est, elle explique ici les divers enjeux associés à cette situation :

Les gens de cette ville, ils sont un peu régionalistes, comme tous les Tunisiens ! Moi, je suis du nord-ouest et en partie régionaliste aussi. C'est aussi une difficulté. Lorsque vous êtes originaire de la ville, on peut communiquer plus facilement. Même au niveau de l'université, cela pose un petit problème. Avec les élites cultivées, il n'y a pas de grands problèmes, ils savent bien que je suis une chercheuse – qui travaille en tant que scientifique –, mais d'autres me voient comme un contrôleur, un agent de l'État qui vient causer des problèmes pour les gens d'ici. Mais, ça ne pose pas de problème, car je suis habituée, et peu à peu ils oublient et se concentrent sur le sujet. [...] En contrepartie, ils apprécient aussi que cette fille du nord-ouest vienne travailler ici sur ça. Elle va au-delà de l'habitude, etc. Par exemple, mon professeur dit toujours : « Elle est très courageuse, elle n'a pas choisi sa région ! » Moi j'essaie juste de travailler sur quelque chose, pour m'éloigner de ma ville natale. Et ici, c'est aussi une ville très intéressante. C'est la capitale économique, c'est logique pour mon sujet.

- 36 A.M. reflète le défi de la recherche dans des terrains proches, surtout dans des contextes inégalitaires ou stratifiés :

Je trouve que quand on a une position d'étranger, on est moins situé localement. Alors qu'ici, il y avait certaines limites, vu que c'est aussi la ville dans laquelle j'ai grandi, que je connais bien, on me situe plus socialement. Si je dis que j'habite dans tel quartier, que j'ai fait telle école, c'est plus significatif.

- 37 A. reconnaît que les relations de genre ont également façonné ses expériences de terrain :

En tant que femme, il est vrai que j'ai eu beaucoup d'avances sur le terrain. J'ai senti que parfois certaines personnes m'aidaient en attendant d'une contrepartie. On ne me le disait jamais explicitement, mais on me facilitait beaucoup les entrées, les accès au terrain ou en me donnant des informations un peu croustillantes en me disant : « Mais viens, on se rencontre à minuit dans ce bar ».

- 38 M. et I. soulignent aussi que les rapports de genre constituaient un défi dans le travail :

M. : Je ne peux pas aborder facilement, par exemple, une femme, aller directement lui poser des questions, etc. Du coup, me positionner vis-à-vis du genre a nécessité un peu plus d'effort.

I. : La filière est dominée par les hommes. Donc, c'était un peu difficile parfois, les zones industrielles sont souvent dans des lieux isolés, en périphérie de la ville. Parfois c'est difficile. Et les hommes me regardent un peu bizarrement. Mais après la 1<sup>re</sup>, puis la 2<sup>e</sup> visite, ça va mieux. Je vais voir les mêmes entreprises. « Ah ! C'est la fille du labo ! » Et avec le temps, on peut construire des relations avec tous.

- 39 Dans d'autres cas, l'identité est une ressource pour établir ou renforcer la confiance avec les personnes interrogées, comme le racontent S. et H. :

S. : L'avantage, c'est que j'étais algérienne, donc les Rwandais sont méfiants, et d'autant plus quand on aborde un sujet qui les concerne. Et encore plus quand je suis francophone et que je parle français. Donc, ils pensaient que j'étais française, mais j'ai toujours essayé de les rassurer, que je suis algérienne, que j'ai un passeport algérien, que je ne travaille pour personne. C'est comme ça que j'ai pu avoir beaucoup d'interviewés.

H. : Moi, le fait que je ne sois pas de la région, c'était sans aucun doute un impact positif. Je parle un différent *slang*, du sud, et ils disent « ceux du sud, ce sont des bons gens, honnêtes », etc. D'être du sud, sur le terrain, ça facilite les choses. Et j'en profite pour faire un peu de *small talks, about situation, climate change, project, for Tunisia*. On insiste sur l'importance du projet : « c'est de l'argent de l'extérieur pour notre pays, on peut gagner un peu si ça marche bien ! » [...] Du coup, les gens étaient contents de faire partie de l'enquête, sinon ils sont un peu marginalisés.

- 40 Il s'agit ainsi d'utiliser leurs appartenances régionales ou nationales pour créer de la proximité, et se constituer un rôle d'intermédiaire entre plusieurs mondes sociaux, tout en se détachant des cadres dans lesquels ils évoluent, comme les projets internationaux qui apparaissent parfois déconnectés ou intrusifs pour les populations.

- 41 Cette relation dialectique entre le chercheur et le terrain favorise l'émergence de réflexions et d'adaptations méthodologiques, ajustant les processus de recherche à la réalité rencontrée.

## Adaptations et construction d'une maîtrise méthodologique

- 42 La construction des outils mêmes de la recherche, questionnaire d'enquête, protocole de collecte, fait l'objet d'une dynamique d'assemblage méthodologique, et d'ajustements, en lien avec la pratique du terrain. H. et O. expliquent ainsi :

H. : Pour la *Baseline survey* on l'a développé ici avec les chercheurs de l'institut. On a défini les questions et moi j'ai proposé en particulier la partie SNA (*Social Network*

*Analysis*) car je connais déjà la méthode, et j'ai aussi un peu centré l'enquête sur la production animale. J'exploite ensuite cette partie dans ma recherche.

O. : Sur le terrain, je me suis organisée pour préparer avant de partir le questionnaire d'enquêtes, une carte pour délimiter les sites d'étude, et l'analyse géomorphologique pour la suite des analyses. Pour le choix des sites, j'ai visé la diversité des profils, à la fois en termes de relief et d'occupation du sol. Il fallait faire un diagnostic général. Mon idée c'est vraiment d'avoir une approche holistique ! [...] Après quelques enquêtes, j'ai constaté qu'il fallait changer un peu l'ordre des questions.

- 43 Lorsque la recherche porte sur des questions sensibles dans des contextes autoritaires, il est crucial d'ajuster le langage utilisé, comme le rapporte S. :

Parmi les difficultés sur le terrain, il fallait présenter le travail différemment aux sujets, parce que parler des atrocités ou de la violation des droits de l'homme à l'est du Congo, ce n'est pas facile.

- 44 Dans d'autres cas, il s'agit de choisir des sujets moins controversés, comme l'explique Y. :

Moi, je suis sûr des questions beaucoup plus audibles pour un État et beaucoup plus consensuelles. Parce que je ne peux pas venir parler de l'État et dire que vous êtes les dirigeants et que vous avez le peuple. Oui, il faut qu'il y ait des gens qui disent ça. Mais moi, si je me mets dans cette position-là, on va complètement me fermer toutes les portes et je ne vais pouvoir rien faire.

- 45 En lien avec ces ajustements, un autre élément apparaît : celui de l'élaboration d'un art de l'enquête, une maîtrise des variations en fonction des situations. La réflexion d'A.M. sur le défi d'alterner et d'adapter le niveau de discours entre les sphères académiques et les acteurs du terrain est à ce titre éclairante :

Après, c'est ça le challenge de l'anthropologie : devoir changer de niveau de discours entre le niveau théorique, où tu dois produire une théorie sur la société et en discuter avec des académiques, et le niveau du terrain, où il y a un autre langage, où tu vas peut-être utiliser d'autres termes et surtout, ils ont d'autres intérêts. Du coup, c'est attendu, mais il faut jongler entre les attentes des académiques et celles des personnes du terrain.

- 46 H., pour sa part, doit gérer les défis de travailler dans plusieurs langues, ce qui est une réalité maghrébine, où les chercheurs doivent être à la fois traducteurs et interprètes, un travail qui reste peu reconnu ou pris en compte dans les projets et recherches.

Les difficultés c'est parfois de bien traduire en arabe tunisien un questionnaire préparé en Français/anglais, et il y a des difficultés à traduire parfois.

- 47 M. évoque une autre dimension du dialogue entre la réalité du terrain et le monde universitaire :

Le moment du terrain se dévoile à travers le développement de nouvelles questions que je n'avais pas au début, mais quand j'ai lu certaines théories ou travaux, je me suis rendu compte que ça m'alimente. Quand je lis un article ou une idée, ça m'influence sur le plan perspectif. C'est aussi à travers ce retour vers les anciens enregistrements, d'approfondir certaines analyses, que mon bagage scientifique se dévoile.

- 48 I. raconte aussi :

Avec les collecteurs informels, c'est le plus facile. Je suis très spontanée, sensible. Je joue un peu sur les sentiments ! J'ai fait sept ans de théâtre ! Je joue aussi sur le côté social, sur la précarité. Par exemple, je joue la carte étudiante : « nous sommes aussi des personnes marginales ! » [...] Avec les puissants, les professeurs, je laisse une grande partie pour mon directeur. Il les connaît, a des relations d'amitié avec ces gens. Mais j'interviens quand c'est nécessaire. Quand il oublie une question, ou qu'il

y a des déviations. Alors je donne l'image de la femme forte, cultivée, qui appartient à ce monde de la recherche. Et avec les ingénieurs, j'ai une communication facile, car j'ai moi-même l'expérience de ces milieux.

- 49 Le travail de terrain devient ainsi non seulement un processus d'apprentissage et d'affirmation personnelle, pour développer des compétences, mais aussi un moyen de remettre en question notre façon de percevoir ce qui nous entoure, comme témoigne A. :

Je me suis liée d'amitié avec certaines personnes qui, par effet miroir, m'ont renvoyé à mes clichés, mes stéréotypes, parce que j'étais venue avec l'idée que j'allais trouver des illuminés, des gens dans le sensationnalisme. Mais je me suis rendu compte que ce n'était pas forcément la réalité sociale sur ces terrains. J'ai été humblement touchée par le fait qu'ils voulaient juste trouver un sens à leur vie dans un monde qui va si vite, et pour la plupart d'entre eux, ils avaient vécu des expériences dramatiques comme la perte d'un être cher. Ça m'a beaucoup touchée humainement, et ça m'a remise en question dans les clichés avec lesquels j'étais venue.

- 50 En plus de ces diverses adaptations et découvertes, la pratique du terrain contribue alors à forger une démarche de recherche, et constitue donc un moment d'affirmation scientifique et personnelle.

### Réappropriation et engagement : diverses manières de résister et donner un sens à la recherche au Maghreb

- 51 Tout d'abord, la préoccupation de F. montre son engagement personnel, non seulement pour la recherche en sciences sociales, mais aussi pour les personnes qu'elle interroge et le rôle social d'une telle recherche :

Les gens ont des attentes, parce que le taux de pauvreté est très élevé, et donc ils s'attendent à ce que cette personne qui vient de notre ville, d'un autre statut social, pose des questions : est-ce que vous venez avec une association ? Est-ce que ce que vous faites va aider notre village ? Est-ce que ça va aider à construire une route ? C'est très compliqué, dans le sens où, comment je vais expliquer ça à moi-même ? Ce n'est pas seulement pour les gens, parce que c'est compliqué d'un point de vue éthique... Et ça me fait même poser des questions : pourquoi est-ce que je fais cette recherche ? À quoi sert de faire une recherche de terrain ? Vous voyez ? Et puis ? Je fais cette thèse, et puis, qu'est-ce que vont gagner ces gens-là ? Et donc, pourquoi me donner ce temps ?

- 52 M. va plus loin en réservant du temps pour « récompenser » les acteurs de son terrain :

J'ai essayé de rester avec toute la modestie, de leur montrer que c'est grâce à vous que je peux apprendre. Après, j'ai gardé les liens d'amitié ; en dehors de la recherche, parfois j'appelle les personnes pour leur souhaiter les fêtes religieuses, pour leur demander comment ça va. Parfois, je leur rends juste des visites amicales, pour prendre un café sans aborder la recherche. On peut regarder un match ensemble, parfois même je les aide dans l'exploitation.

- 53 Pour A., l'expérience transformatrice du terrain l'amène à reconsidérer son avenir, cherchant de nouveaux moyens pour que son travail ait un impact social plus grand :

Je me suis rendu compte qu'au-delà de mon intérêt pour la recherche, je voulais faire de la recherche appliquée, notamment dans le milieu culturel, pour que cela ait un plus grand impact, que cela ne soit pas limité et cloisonné à l'université.

- 54 L'engagement naît parfois du besoin de regarder la réalité maghrébine autrement, avec la volonté d'apporter de la complexité ou de casser les stéréotypes, comme le confient A. et A.M. :

A. : Ce sont les idées reçues que j'ai collectées autour de moi comme pistes exploratoires avant de commencer à travailler sur la question. Et ça m'a encore plus poussée à vouloir travailler sur ce sujet. [...] Et je voulais casser ces préjugés, ces stéréotypes, puisque pour moi c'était très limité comme manière d'envisager les choses.

A.M. : Je voulais faire du terrain, de l'anthropologie chez soi. Cela m'a intéressé d'être quelqu'un de la localité qui fait une recherche sur sa société [...]. C'était important pour moi aussi de montrer ça. Que justement, il n'y ait pas que des personnes étrangères qui viennent donner un regard sur le pays et que je trouve qu'il y a beaucoup de thématiques qui ne sont pas toujours regardées de manière très fine. Dans le sens où il y a parfois beaucoup de choses qui reviennent. Par exemple, ce qui revenait dans mon cas [...], on me disait : c'est une résistance politique à l'autoritarisme. Et on m'a tellement redit ça que je me suis dit que je ne voulais pas aller dans cette direction, que j'allais aller dans une autre, parce que pourquoi tout de suite ça serait ça ?

- 55 La volonté de « décoloniser » la recherche en sciences sociales se retrouve ainsi plus ou moins explicitement dans différents discours, comme celui d'A.M. ou de Y. :

Y. : OK, nous sommes en Afrique, il y a une dynamique postcoloniale, il y a des choses à faire, il faut faire attention quand on dit A ou quand on dit B. Il y a une charge historique, culturelle, sociale. [...] Il y a une logique derrière. Il y a une concentration de fonds dans une certaine région du monde par rapport au reste du monde. Ce n'est même pas la moitié du monde. C'est vraiment une région du monde, le soi-disant Nord global ou le monde occidental, et le reste. C'est la même chose pour la recherche, c'est pour tout le reste. Il y a vraiment un gros poids sur cette dynamique-là. Est-ce postcolonial ? Mais le quoi derrière, c'est... à déterminer. C'est peut-être vers cela que je vais me diriger après ma thèse.

- 56 Dans une autre perspective, un certain nombre de récits soulignent l'importance de construire une recherche maghrébine au Maghreb, sans nécessairement passer par ce nord global. I., O, ou H. exposent ainsi leurs ambitions, de trouver leurs places, de résister et réussir, malgré la raréfaction des postes et les difficultés structurelles, chacun à leurs manières :

I. : Les jeunes de ma génération, ils veulent devenir plutôt des « professionnels », aller dans l'expertise, plutôt que travailler dans la recherche, parce que c'est de plus en plus difficile ici. [...] Mais moi je suis contre l'idée de travailler à l'étranger. Je veux rester en Tunisie. J'adore la Tunisie. [...] En 2011, j'étais trop petite pour la révolution en tant que telle [...] Moi, je suis la seule de ma génération qui continue la recherche doctorale. Et j'ai choisi de continuer, car « le compétent va trouver son poste ». S'il y a un seul poste, je vais l'arracher ! Grâce à mon directeur qui me répète toujours : « I. va réussir ! » Plusieurs chercheurs m'ont encouragé : « I. va réussir ! » Être la plus jeune enseignante, la plus jeune docteure de l'université, c'est une idée séduisante ! Moi, à la fin, je fais de la recherche par amour, et par plaisir.

O. : La nouvelle génération de recherche pour moi, c'est une approche géosystème et philosophique, et humaniste. Mon intérêt c'est de vraiment m'intéresser aux spécificités locales, aux interactions hommes/milieu. La garrigue des montagnes du sud par exemple c'est particulier, et le fait de faire de la recherche, ça permet vraiment d'approfondir. Ceux qui travaillent sur les inondations, ou les questions un peu techniques, ce n'est pas intéressant. [...] Je suis attachée à la recherche, je ne peux pas attendre juste un recrutement de l'université, je dois bouger.

- 57 Dans une perspective un peu différente, H. exprime ainsi :

La thèse aujourd'hui, ce n'est possible que dans un cadre de projet. [...] La plus grosse difficulté, c'est que le projet te consume, ou la thèse, donc il faut prioriser. [...] Moi, ma thèse elle est plutôt destinée aux *policy makers*, plutôt qu'aux agents de terrain. [...] La recherche en général, c'est pour nous. Moi finalement, je recherche l'expertise internationale, pas les postes à l'université, car je ne peux pas gérer des étudiants. La sphère académique je m'en fous. Pourquoi on veut l'académique ou l'expertise ? Aucune ne paie bien ! [...] *We have to simplify our approaches, and it creates biased to stay too complex. [...] My vision for science is not working on demand, but societal demands, and not any other persons. And to respond to challenges. Sinon il faut changer. Même pour criticize ourself, to challenge dogmatic thinking. This is my vision!*

- 58 Pris dans les réseaux anglophones et francophones, c'est bien le sens social de la recherche, son pouvoir de critique de la norme qui est en question, au-delà de débats théoriques, ou d'enjeux de carrières. Plutôt qu'un effet générationnel uniforme, il apparaît une diversité d'engagements, de perspectives et de stratégies, pour exister et contribuer aux débats sur et depuis les terrains maghrébins.

## Conclusion

- 59 Ces divers récits nous poussent à nous remettre en question et, en même temps, sont profondément inspirants sur le plan personnel, social et académique. Les difficultés économiques, institutionnelles, politiques et sociales agissent comme un filtre puissant, de sorte que ceux et celles qui persistent dans leurs recherches et les mènent à terme sont des personnes ayant développé une grande capacité de résilience et une forme de conviction. En trouvant du soutien dans la construction patiente de réseaux sociaux en milieu académique, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de leurs pays, ces chercheur·e·s apprennent et évoluent, constituent une communauté de recherche ancrée dans les institutions nationales, et transforment leurs rapports au terrain. Leurs récits montrent que ce processus n'est pas uniquement à sens unique, du chercheur·e aux enquêté·e·s, mais qu'il s'agit d'une interaction dynamique où le chercheur·e est également transformé·e en retour par l'expérience du terrain.
- 60 Inscrite·s dans un monde académique marqué par les rapports de dominations et les logiques néocoloniales, ils ne sont pourtant pas les victimes passives de ces processus. Pour certains, mener des recherches dans des contextes familiers fait émerger une série de réflexions sur la relation du chercheur·e avec son terrain de recherche, sur son positionnement social et identitaire. Pour d'autres, dans un contexte où les différences régionales sont très marquées, il s'agit aussi d'ouvrir un champ dans leurs propres pays, à la fois familier et étranger. Ces témoignages reflètent des pratiques marquées par une sensibilité et un regard spécifiques qui nourrissent des terrains, et enrichissent une recherche depuis et vers le Maghreb. Ces jeunes chercheur·e·s suggèrent combien cette nouvelle génération contribue à reformuler les thématiques de recherche, ancrées dans les enjeux des terrains, depuis les marges du monde académique. Par une construction rigoureuse et approfondie du travail de terrain, tant sur le plan méthodologique qu'humain, ils évoquent leurs ambitions de contribuer à une recherche qui sort des cadres jugés trop rigides de leurs aînés, pour participer à des débats internationaux et multidisciplinaires.
- 61 Nouvelles voix de la recherche au Maghreb, ils restent largement ignorés des grands pôles d'excellence occidentaux, et sont le plus souvent écartés des principales publications. Pourtant ces jeunes chercheur·e·s, qui évoluent en milieu contraint,

résistent, s'adaptent, s'engagent et soulignent leur aspiration réelle à produire une recherche exigeante. Enfin, ces différentes voix donnent à voir des manières variées de vivre, de produire et d'envisager la recherche en sciences sociales sur le Maghreb. C'est cette diversité qu'il importe de prendre au sérieux, pour une communauté de recherche renouvelée.

---

## NOTES

1. Dans cet article, les discours recueillis ont été anonymisés pour plusieurs raisons. D'une part, cela répond à la demande de certain-e-s participant-e-s. D'autre part, bien que ces témoignages soient singuliers, l'objectif est de mettre en lumière les expériences partagées d'une « jeune recherche » au Maghreb, plutôt que des parcours particuliers. Enfin, compte tenu des dynamiques de domination pesant sur ces jeunes chercheur-e-s, il s'agit de protéger les individus, tout en valorisant leurs expériences collectives.

---

## AUTEURS

### **IRÈNE CARPENTIER**

Géographe, CIRAD, détachée à l'ICARDA, Tunis, Tunisie

### **MARTA GARCIA DE PAREDES**

Politiste, Université Pablo de Olavide, Séville, Espagne